

Deuxième explication : *Éthique* II 35 scolie

La question de la vérité : deux exemples d'idées fausses

1 « Dans le scolie de la proposition 17 de cette partie, j'ai expliqué de quelle façon l'erreur
2 consiste en une privation de connaissance ; mais, pour plus ample explication de cette chose,
3 je donnerai un exemple : les hommes se trompent en ce qu'ils se pensent libres, opinion qui
4 consiste seulement en ceci, qu'ils sont conscients de leurs actions, et ignorants des causes qui
5 les déterminent. Donc cette idée qu'ils ont de leur liberté vient de ce qu'ils ne connaissent
6 aucune cause à leurs actions. Car ce qu'ils disent, que les actions humaines dépendent de la
7 volonté, ce sont des mots dont ils n'ont aucune idée. Ce qu'est la volonté, en effet, et de
8 quelle manière elle meut le Corps, tous l'ignorent, qui brandissent autre chose et inventent à
9 l'âme des sièges et des demeures, soulevant d'ordinaire le rire et la nausée. De même quand
10 nous fixons le soleil, nous l'imaginons à une distance d'environ deux cents pieds de nous,
11 erreur qui ne consiste pas dans cette seule imagination, mais dans le fait que tandis que nous
12 l'imaginons ainsi, nous ignorons sa vraie distance et la cause de cette imagination. Car, même
13 si plus tard nous savons qu'il est à une distance de nous de plus de 600 diamètres de la terre,
14 nous n'en continuerons pas moins à l'imaginer proche de nous ; car, si nous imaginons le soleil
15 si proche, ce n'est pas parce que nous ignorons sa vraie distance, mais parce qu'une affection
16 de notre Corps enveloppe l'essence du soleil, en tant que le Corps lui-même est affecté par
17 lui. »¹
18

Spinoza, *Éthique* II 35 sc. traduction Pautrat p.159

¹ EII 35 sc., o.c,p.159.

Introduction

La question de la méthode ayant été renvoyée à celle de la connaissance, il s'agit à présent de comprendre la conception spinozienne de la vérité, le plus souvent un objet de recherche privilégié pour la philosophie. Pour Spinoza, tant que l'esprit reste empêché de dépasser ses affects, il ne peut accéder à l'idée vraie ou, selon le lexique spinozien, adéquate ; c'est-à-dire qu'il est incapable de conceptualiser les rapports réels entre les choses. Loin de considérer les idées fausses comme des fautes de l'esprit, Spinoza commence par les analyser pour en comprendre le mécanisme nécessaire.

Avant d'élaborer sa conception de l'idée adéquate, Spinoza a longuement travaillé la question de la vérité accessible à l'entendement humain. Dans le *Traité de la réforme de l'entendement* (dès le paragraphe 33 jusqu'au dernier de ce traité resté inachevé), puis dans les quatre premiers chapitres de la seconde partie du *Court Traité* et enfin dans sa correspondance (notamment la lettre 60 à Tschirnhaus²) est repris le thème de la nécessité de dépasser la croyance, pourvoyeuse d'idées fausses, afin de parvenir à concevoir les choses telles qu'elles sont et non telles qu'elles nous affectent. Mais l'analyse du processus de la connaissance vraie n'est pleinement accomplie que dans la deuxième partie de *l'Éthique (De mente)*.

En partant de l'idée de Dieu, Spinoza prétend « observer l'ordre du Philosophe », ce que n'ont pas fait les philosophes quand « ils l'ont crue venir en dernier dans l'ordre de la connaissance »³. En effet, l'esprit humain a nécessairement une première idée vraie par laquelle il sait et il comprend qu'il est capable de former des idées vraies- de même, dans *Le Traité de la réforme de l'entendement*⁴, Spinoza montrait comment un premier outil « naturel » était nécessaire pour en forger de nouveaux. La première idée vraie dont l'esprit dispose n'est pas que « je pense, je suis, cela est certain », mais que « tout ce qui est est en Dieu et que rien sans Dieu ne peut ni être ni se concevoir »⁵. Le *De Deo* met en œuvre un concept de Dieu inouï qui marque la rupture radicale avec la théologie. Le Dieu de Spinoza agit par la seule nécessité de sa nature, thèse qui implique la déconstruction de l'idée de liberté comme libre-arbitre. Le scolie de la proposition 35 du *De mente* se situe donc à un point nodal du spinozisme puisqu'il traite de la vérité de l'idée de liberté.⁶

Enfin, il est évident que la méthode à l'œuvre dans *l'Éthique* diffère sensiblement de celle décrite dans les paragraphes 30 et suivants du *Traité de la réforme de l'entendement* (daté autour de 1656 selon Filippo Mignini). En 1675 la période des premières recherches tâtonnantes est finie ; désormais le philosophe procède *more geometrico*⁷, à la manière des géomètres, c'est-à-dire en énonçant des principes suivis de leur démonstrations et conséquences. « L'aridité de la méthode ne serait-elle pas un obstacle à la recherche des voies qui mènent à la libération ? »⁸

² Spinoza, *Correspondance*, Maxime Rovère, Lettre 60 ; Lettre dans laquelle Spinoza répond à Tschirnhaus qui lui demandait quelle différence il faisait entre idée vraie et idée adéquate.

³ EII 10 scolie de la démonstration, Spinoza *Éthique*, traduction Bernard Paukrat, Paris Points, Seuil, 1999, p.111-113 .

⁴ TIE paragraphes 30-32.

⁵ EI 15, o.c.p.37.

⁶ Cf. Pierre-François Moreau, *Spinoza*, in « Ecrivains de toujours », Seuil , 1968, p.36sq.

⁷ Cf . *Ethica, ordine Geometrico demonstrata et in quinque Partes distincta, in quibus agitur..* C'est nous qui soulignons l'expression ; le titre suivi de l'énumération des titres de chacune des parties.

⁸ Pascal Séverac, *Éthique, Spinoza*, Ellipses, Philo-œuvres, Paris 1997, p.4.

Situation de la proposition 35 du *De mente*

La deuxième partie de *l'Éthique* – qui suit l'ordre du philosophe comme le *Court Traité* en commençant par le concept de Dieu pour comprendre ensuite l'existence humaine⁹ - traite de l'esprit humain en tant qu'il est inséparable des êtres humains considérés corps-et-âmes. Les premières propositions (1 à 10) exposent et démontrent que les existants sont des choses finies, donc aussi les hommes, tant par le corps que par l'esprit, lesquels sont des modifications de Dieu, respectivement, en tant que substance étendue et substance pensante.

La nature et l'origine de l'esprit sont analysées à partir de la thèse selon laquelle l'esprit est l'idée d'une certaine chose singulière existant en acte et, puisque l'ordre et la connexion des idées est le même que celui des choses, il s'ensuit, conformément à EII 7 (proposition connue comme thèse du « parallélisme » des attributs de la substance), que tout ce qui arrivera dans le corps en question aura son corrélat idéal (EII 11 et 12). La logique du corps présentée sous forme d'une « petite physique » dans la proposition 13 correspond ainsi à logique de la pensée, la complexité de l'un correspondant à la complexité de l'autre.¹⁰

Ensuite (EII 14 à 36) le *De mente* distingue les idées inadéquates des idées adéquates, ce qui conduit à la schématisation des trois genres de connaissance (EII 40). Les propositions 14 à 31 traitent des idées inadéquates (terme que nous analyserons par la suite) : les propositions 14 à 23 analysent les mécanismes de la perception et les propositions 24 à 31 s'emploient à montrer qu'il est naturel d'imaginer les choses à partir de la perception que chacun en a. Par conséquent, l'erreur étant « nécessaire », on ne saurait considérer qu'elle est évitable. En filigrane, la théorie cartésienne de l'erreur est contestée : la cause de l'erreur n'est pas la précipitation du jugement ou le mauvais usage de la volonté. À partir de la proposition 32 l'analyse se concentre sur les propriétés des idées vraies ou adéquates et ainsi se trouve élucidée la nature de l'erreur.

De l'erreur ou de la fausseté et de la vérité : les termes clés : erreur, ignorants, imaginons¹¹

Les termes clés dérivent directement de la thèse exposée dans la proposition 35 qui résume l'analyse des causes des idées inadéquates :

« L'erreur » I.1 ; « se trompent » I.3 ; « Opinion » I.3 ; « ignorants » I.4, « ignorent » I.8, « ignorons » I. 12 et 15 ; dans quelle mesure peut-on parler de « privation de connaissance » ?

« Inventent » I.8 ; « nous imaginons » I.10, « nous n'en continuerons pas moins à l'imaginer » I.14, « nous imaginons » I.14. En réalité, c'est une puissance de l'esprit qui est mal comprise.

⁹ « J'en viens maintenant à expliquer ce qui a nécessairement dû suivre de l'essence de Dieu [...] Non, certes, tout ce qui en a dû suivre [...] : mais seulement celles qui peuvent nous conduire comme par la main, à la connaissance de l'esprit humain et de sa suprême béatitude » E II introduction, o.c.p. 93.

¹⁰ Cf. EII 12 « Tout ce qui arrive dans l'objet de l'idée constituant l'Esprit humain doit être perçu par l'Esprit humain, autrement dit il y en aura nécessairement une idée dans l'Esprit : c'est-à-dire si l'objet de l'idée constituant l'Esprit humain est un corps, il ne pourra rien arriver dans ce corps qui ne soit perçu par l'Esprit ». Dans cette proposition Spinoza établit la corrélation systématique et nécessaire entre les affections du corps et les idées qui composent l'Esprit, lui-même Idée du corps existant en acte.

¹¹ NB Ceci devrait faire l'objet d'une analyse développée dans un devoir rédigé.

« Une affection » I.15 « est affecté » I. 15. « Aucune idée » I.7 ; « les causes qui les déterminent » I.5. Les hommes pensent en étant déterminés par la manière dont leur corps est affecté par les autres corps.

La proposition 35 vient résumer les analyses des causes des idées fausses ou inadéquates :

La fausseté consiste dans une privation de connaissance qu'enveloppent les idées inadéquates, autrement dit mutilées et confuses.¹²

La « privation » de connaissance signifie que l'homme est naturellement apte à connaître davantage et mieux ; insuffisantes ses premières connaissances sont néanmoins des connaissances, comme les premiers outils sont succincts mais perfectibles.

Il faut bien distinguer la privation de la négation¹³ en ce sens que seul un être naturellement constitué pour acquérir des connaissances peut en être dit privé, tandis que d'un être dont la nature se limite à exister sans rien savoir, une pierre par exemple, on ne peut que constater qu'il n'a pas de connaissance ; on nie alors qu'il soit apte à connaître. Être de raison, idée abstraite à laquelle ne correspond aucune réalité, le terme de privation est néanmoins utilisé par Spinoza tant qu'il n'a pas établi tous les rapports nécessaires à la compréhension de l'erreur. En effet, il est impossible de définir l'erreur ou la fausseté indépendamment de la définition de l'idée adéquate, laquelle était l'objet de la quatrième définition du *De mente* :

Par idée adéquate, j'entends une idée qui, en tant qu'on la considère en soi sans rapport à l'objet, a toutes les propriétés ou dénominations intrinsèques de l'idée vraie.¹⁴

La proposition 35 est aussi le pendant de la proposition 34 du *De mente* qui rappelle la définition de l'idée vraie ou adéquate :

Toute idée qui en nous est absolue, autrement dit adéquate et parfaite est vraie¹⁵

L'idée adéquate est indépendante des circonstances, elle est conçue par la raison *sub specie aeternitatis* (du point de vue de l'éternité comme un théorème de mathématique). Mais l'idée inadéquate n'est pas symétrique de l'idée adéquate, elle n'en est pas la négation, mais une sorte de tentative ratée de saisir la réalité. Aucune idée n'est absolument fausse ou inadéquate dès lors qu'elle est comprise dans sa relation aux autres idées et par ses causes.

Il n'y a rien dans les idées de positif à cause de quoi on les dit fausses.¹⁶

¹² EII 35, o.c., p.157. C'est nous qui soulignons les expressions qui doivent faire l'objet d'un commentaire.

¹³ Cf. Martial Guéroult, *Spinoza II. L'âme*, p.311, note 12. Dans la *lettre* 21 à Blyenbergh Spinoza reprend cette distinction (Gebahrdt IV, p.129. Cf. Descartes *quatrième Méditation* (AT VII, p.55-56, 60-61) et dans les cinquièmes *Réponses* (AT VIII, p.376), Lettre à Regius du 24 mai 1640 et Lettre à Mesland du 2 mai 1644.

¹⁴ EII Déf.IV, o.c., p.95 .

¹⁵ EII 34, o.c., p. 157.

¹⁶ EII 33, o.c., p.157.

La notion de fausseté ne concerne que ceux qui s'imaginent connaître absolument ce qu'ils ne font qu'éprouver sans en rien comprendre. L'expression « une privation de connaissance qu'enveloppent les idées inadéquates » prend tout son sens : considérées en elles-mêmes, ces idées ne montrent aucun manque ; elles l'enveloppent, c'est-à-dire, que leur relation aux autres idées est occultée. L'idée adéquate développe au contraire toutes les déterminations nécessaires à la connaissance des choses telles qu'elles sont. Ce que l'exemple du soleil illustrera parfaitement. La thématique n'a rien d'original, mais la façon dont Spinoza installe sa conception rationaliste l'éloigne de l'idéalisme tant ancien que moderne, celui de Platon comme celui de Descartes.¹⁷

Plus il s'éloigne de la conception cartésienne de la vérité, plus Spinoza va substituer le terme « adéquate » à « vraie ». Les termes « *veritas* », « *falsitas* » vérité et fausseté sont corrélatifs, mais Spinoza aborde la question de la vérité par le biais de la fausseté, car il cherche quel est le processus mental d'élaboration des idées¹⁸. Le terme *falsitas* (12 occurrences dans *l'Éthique*) apparaît dans la proposition 35 du *De mente*, alors que le terme *veritas* (15 occurrences dans *l'Éthique*) n'apparaît que dans la proposition 43 de cette partie. Toute cette démarche s'inscrit contre le modèle de la convenance de l'idée à son idéal comme critère du vrai. Car, dans ce cas, le critère de la vérité apparaît comme extérieur à l'idée puisqu'il insiste sur sa relation à l'objet dont elle est l'idée ; au contraire, l'idée est dite adéquate en elle-même, parce qu'elle se manifeste immédiatement comme telle. La notion d'adéquation-et corrélativement celle d'inadéquation- se substituera à celle de vérité, façon de bien marquer le caractère intrinsèque de l'idée vraie, laquelle est à elle-même sa propre norme.

...d'où un homme peut-il donc savoir qu'il a une idée qui convient avec ce dont elle est l'idée, je viens de montrer plus qu'assez que cela provient de cela seul qu'il a une idée qui convient avec ce dont elle est l'idée, autrement dit, de ce que la vérité est norme d'elle-même (*sive quod veritas sui sit norma*)¹⁹

Dans ce même passage (EII 43 sc.), Spinoza renvoie explicitement au scolie de la proposition 35 du *De mente*, preuve s'il en est de la corrélation entre le « faux » et le « vrai » dans le processus d'idéation. Ce point de doctrine est d'une importance extrême, comme le montre sa réponse à Albert Burgh : pour couper court à toutes les accusations délirantes de ce néo-converti au catholicisme, Spinoza n'hésite pas à balayer tous les doutes sur sa philosophie en réaffirmant le principe :

Car le vrai indique lui-même ce qui est vrai ou faux (*Verum index sui et falsi*)

Savoir distinguer les idées adéquates des idées fausses ou inadéquates engage la manière de vivre tout autant que l'éthique scientifique. À cet égard le scolie de la proposition 35 *Du Mente* est caractéristique puisque comme exemples d'idées inadéquates Spinoza présente d'abord la croyance au libre-arbitre ou idée inadéquate de la liberté (ce qui suppose qu'il y a

¹⁷ Cf. Macherey, *Introduction à l'Éthique de Spinoza, La seconde partie, la réalité mentale*, puf 1997, p.250

¹⁸ Selon Macherey « du point de vue de la possibilité de l'erreur qui est en quelque sorte la donnée primitive du fondement de l'âme humaine », o.c.,p.251. .

¹⁹ EII 43 scolie, o.c.p.173-175

une idée adéquate), puis l'exemple de la perception du soleil ; ce nouvel exemple montre comment s'opère le processus de rectification et redonne confiance à l'esprit qui mesure ainsi sa puissance de penser en vérité.

Afin de bien marquer toute sa différence d'avec Descartes (et bien d'autres) qui cherchaient le critère décisif de la vérité d'une idée dans sa convenance avec l'objet qu'elle représentait Spinoza ajoute une démonstration à la définition de l'idée adéquate :

Je dis intrinsèques, pour exclure celle qui est extrinsèque, à savoir la convenance de l'idée avec ce dont elle est l'idée.²⁰

Si l'on a compris que le critère intrinsèque est ontologiquement premier par rapport au caractère extrinsèque de la vérité, la thèse exposée dans ce scolie paraît cohérente : l'idée erronée n'exhibe son insuffisance qu'à la lumière de l'idée vraie, comme les ténèbres n'apparaissent qu'en contraste avec la lumière.

La thèse du scolie de la proposition 35 du *De mente*²¹

La thèse selon laquelle « l'erreur consiste en une privation de connaissance » (I.1-2) a commencé à être exposée dans le scolie de la proposition 17 :

« Et ici pour commencer à indiquer ce qu'est l'erreur, je voudrais que vous notiez que les imaginations de l'Esprit, considérées en soi, ne contiennent pas d'erreur, autrement dit, que l'Esprit s'il se trompe ce n'est pas parce qu'il imagine »

L'explication complète des causes de l'inadéquation des idées continuera jusqu'à la proposition 43 du *De mente* où s'affirme le caractère obvie de l'idée vraie :

Qui a une idée vraie, en même temps sait qu'il a une idée vraie et ne peut douter de la vérité de la chose.²²

Dans le scolie de cette proposition 43 Spinoza renvoie au scolie de la proposition 35, ce qui confirme la thèse selon laquelle on ne peut comprendre en quoi une idée est fautive qu'à la condition de connaître la vérité. Ce sera la preuve administrée dans la seconde partie du texte avec l'exemple de la perception du soleil, idée empirique corrigée par le calcul astronomique. Spinoza traite ainsi le problème de la possibilité de l'erreur- comment est-il possible que l'esprit humain erre alors qu'il est doté d'une raison ?- en affirmant que l'erreur est nécessaire, inévitable étant donnée la nature même de l'esprit humain.

Toutefois, la fausseté des idées n'est rien de positif car l'idée qui se révélera fautive une fois connue la réalité corrélative est seulement incomplète, partielle donc partielle ou,

²⁰ *Ibidem*.

²¹ Ce même exemple sera repris dans le scolie de la proposition 1 du *De servitute*.

²² EII 43, o.c.p.171.

comme le dit souvent Spinoza, « mutilée et confuse ».²³ L'idée fautive contient une part de vérité, par exemple voir le soleil comme une petite boule de feu, mais elle est inapte à se justifier car elle ne comprend pas les processus physique et mental qui l'ont engendrée. En ce sens, l'erreur ne relève pas d'une ignorance totale, car celui qui ne saurait rien ne pourrait même pas se tromper. Ainsi se prévient-il de toute dérive sceptique.

Dès les premières lignes du scolie Spinoza renvoie au scolie de la proposition 17 où il a « expliqué de quelle façon l'erreur consiste en une privation de connaissance » (I.1-2). En effet, si les idées que l'esprit forme des corps extérieurs ont pour cause les affections produites sur le corps dont l'esprit est l'idée par la présence de ces corps extérieurs, ces idées sont imaginées. Mais là n'est pas l'erreur, car imaginer est une puissance de l'esprit ; l'erreur consiste à croire que s'imaginer ainsi la réalité équivaut à la connaître telle qu'elle est et non telle qu'elle nous affecte. Nous y reviendrons dans l'analyse détaillée du texte dont il faut d'abord mesurer l'enjeu philosophique.

Le double enjeu : comprendre le mécanisme de falsification des idées et en percevoir les conséquences éthiques

Spinoza récuse l'explication cartésienne selon laquelle l'erreur résulterait d'une disproportion en l'homme entre l'entendement et la volonté, et le scolie que nous expliquons a une tonalité anticartésienne qui dominera la fin du *De mente*. Les dernières propositions marquent le refus de considérer l'entendement et la volonté comme deux facultés distinctes ou même contraires. Par conséquent, pour Spinoza, l'erreur ne vient pas d'une décision intempestive ou d'un jugement hâtif, car ce seraient des causes positives, mais elle vient au contraire de ce que la connaissance est insuffisante. Ce scolie porte sur l'ignorance (ignorance relative) comme cause de l'idée fautive. Voilà donc l'enjeu épistémologique, mais il en est un autre que le scolie met en évidence par le premier exemple : l'opinion erronée que les hommes ont de leur liberté.

Certes les deux enjeux sont indissociables, car la culture de l'ignorance sert excellemment les intérêts des castes dominantes, ce que le *Traité théologico-politique* a amplement montré. Il s'agit donc de libérer l'esprit des idées inadéquates, telle est la voie ardue de la philosophie, ascèse personnelle que nul ne peut effectuer pour autrui. Se libérer autant que possible des idées mutilées et confuses afin d'acquérir davantage d'idées adéquates, autant qu'il est possible, voilà ce que préconise la dernière partie de *l'Éthique* ou *De libertate*²⁴, puisque la béatitude ou sérénité de l'esprit dépend de sa juste compréhension des choses.

²³ Cf. EII 49 : « La fausseté consiste dans la seule privation qu'enveloppent les idées mutilées et confuses », o.c., p.187.

²⁴ Le titre exact : *De potentiâ intellectûs, seu de Libertate* ; la puissance de l'intellect signifiant donc la vraie liberté.

Plus l'esprit comprend de choses par les deuxième et troisième genre de connaissance, moins il pâtit des affects qui sont mauvais, et moins il a peur de la mort.²⁵

La perspective finale de *l'Éthique*²⁶ consiste bien à se libérer de la crainte de la mort, matrice de toutes les craintes et poison de la vie.²⁷

Le raisonnement et l'ordre des idées.

Un scolie a un statut textuel particulier comme l'a bien montré Gilles Deleuze ; rompant l'austère enchaînement des propositions et démonstrations, il ouvre une sorte de dialogue entre l'auteur et ses lecteurs potentiels. Le plus souvent Spinoza trouve là l'occasion de formuler les objections que ses thèses ne manqueront pas d'appeler et d'y apporter des réponses. C'est aussi le lieu où se manifeste l'auteur (*je donnerai un exemple*) par le commentaire qu'il fait des propositions exposées selon la nécessité de la raison universelle « *sub specie aeternitatis* ». Ainsi l'énoncé quelque peu énigmatique de la proposition 35 du *De mente* paraissant assez peu éclairé par la démonstration, « une plus ample explication » (I.2), c'est-à-dire une explicitation, semble nécessaire. Donner un exemple, puis le compléter par un autre n'a rien d'une simple illustration, l'analyse de chacun d'eux le prouvera aisément. Nous procéderons en suivant l'ordre du texte :

1° Le renvoi au scolie de la proposition 17 du *De mente* qui a déjà défini l'erreur par la privation de connaissance. (I.1-2)

2° L'idée erronée de liberté (I.3-9)

3° L'illusion de perception qui se transforme en idée inadéquate, l'astronomie corrige l'erreur.

Le renvoi au scolie de la proposition 17 du *De mente*

Spinoza prétend avoir déjà « expliqué de quelle façon l'erreur consiste en une privation de connaissance » (I.1-2) dans le scolie de la proposition 17. Rappelons que la proposition 17 établit que si le corps humain est affecté par un autre corps de sorte que cet affect enveloppe ou implique la présence de cet autre corps, corrélativement l'esprit regardera ce corps extérieur comme réellement présent ; et cela jusqu'à ce qu'un autre affect exclue cette présence. Tout ce qui arrive au corps est perçu, d'une manière ou d'une autre, par l'esprit. Mais, comme le corollaire le fait remarquer, il arrive que l'esprit garde l'image du corps extérieur alors même que celui-ci a disparu. Spinoza suit l'explication cartésienne selon laquelle une trace mnésique s'inscrit matériellement dans le cerveau et

²⁵ EV 38, o.c, p.533 ;

²⁶ Terme que nous reprenons de Bernard Rousset.

²⁷ En ce sens Spinoza s'inscrit dans une double lignée : d'une part, celle de l'optimisme scientifique représenté par Galilée et encore davantage par Bacon ; d'autre part, celle du matérialisme antique de Démocrite, Épicure et Lucrèce.

peut être réactivée ce qui correspond au processus de l'imagination²⁸. Si aucune idée excluant la présence d'un corps extérieur n'intervient, l'esprit peut ainsi considérer l'image persistante d'un corps extérieur et croire qu'il est présent alors qu'il a disparu ou qu'il est tout simplement chimérique. L'exemple du cheval ailé²⁹, représentation imaginaire qui ne peut être reconnue comme telle par l'esprit qu'à la condition qu'il perçoive d'autres réalités, permet à Spinoza de rejeter la théorie cartésienne de la suspension du jugement comme moyen de ne pas confondre le rêve et la réalité.

Les images que l'esprit conserve des autres corps n'enveloppent pas l'essence de ces autres corps (ne les expliquent en rien) car elles ne font qu'exprimer la façon dont le corps dont l'esprit est l'idée est affecté par ces corps extérieurs. Autrement dit, les idées imaginaires de la réalité expriment les effets que produisent les causes extérieures sur un homme. L'idée de Pierre en Pierre est distincte de l'idée de Pierre en Paul. En effet, l'esprit ne se connaît lui-même qu'en tant qu'il perçoit les idées des affections du corps (EII 23), c'est-à-dire que la conscience de soi exprime l'unité ontologique de chaque être humain et enveloppe l'existence en acte. Sa perception des corps extérieurs est par conséquent tout à fait différente, elle n'enveloppe pas l'existence du corps extérieur.

Loin de faire de l'imagination une « maîtresse d'erreur et de fausseté » par nature, le scolie de la proposition 17, précise que l'erreur vient seulement de ce que le processus de l'imagination n'est pas connu comme tel. S'il était libre l'esprit aurait conscience de la puissance créatrice de l'imagination (ce qui arrive dans la littérature et dans les arts en général). Ce que vient confirmer la proposition 32 du *De mente*, puisqu'il « n'y a rien dans les idées de positif à cause de quoi on les dit fausses. »³⁰

L'erreur vient donc de ce que les idées premières, nécessaires mais relatives à un état du corps, ne sont pas comprises comme telles ; l'esprit s'arrête à ces premières idées sans les réfléchir (former une idée de ces idées). D'où le rôle libérateur de la méthode, c'est-à-dire l'exercice systématique qui consiste à distinguer les idées adéquates des inadéquates par une réflexion. Le fait d'avoir conscience de quelque chose ne constitue en rien une preuve de vérité, la conscience égocentrée doit être rectifiée pour que l'esprit forme des idées adéquates. Le premier exemple en apporte une preuve essentielle pour Spinoza.

L'idée erronée de la liberté

Pourquoi le scolie de la proposition 35 du *De mente* commence-t-elle par donner l'exemple de l'idée erronée de libre-arbitre ? Sans doute parce que c'est l'une des erreurs

²⁸ Descartes, *Lettre à Chanut* du 6 juin 1647 « Les objets qui touchent nos sens meuvent par l'entremise des nerfs quelques parties de notre cerveau, et y font certains plis, qui se défont lorsque l'objet cesse d'agir ; mais la partie où ils ont été faits demeure par après disposée à être pliée derechef en la même façon par un autre objet qui ressemble en quelque chose au précédent ».

²⁹ EII 49 scolie : « Si en effet l'esprit ne percevait rien d'autre qu'un cheval ailé il le contemplerait comme étant en sa présence, et il n'aurait aucune raison de douter de son existence, ni aucune faculté de refuser son adhésion, à moins que l'imagination du cheval ailé ne soit jointe à une idée qui supprime l'existence de ce même cheval, ou bien il en doutera nécessairement. » o.c., p.193.

³⁰ EII 32, o.c., p.157.

les plus nuisibles d'un point de vue éthique : parce qu'ils se croient absolument libres les hommes sont confrontés à une réalité contraire qui les ballote d'un affect triste à un autre encore pire. Ainsi, ils oscillent de l'orgueil (*superbia*) à l'abjection (*abjectio*) quand les circonstances deviennent défavorables, ou encore, ils brûlent de se venger car ils croient à la volonté mauvaise de ceux qui leur ont fait du tort au lieu d'en discerner les raisons.

Cette question de la liberté est récurrente dans le corpus spinozien tant elle marque le point de rupture du philosophe avec l'idéalisme dominant. Dans L'appendice au *De Deo*, dans la *Lettre 58* à Schuller, dans le scolie de la proposition 2 du *De affectibus*, les préfaces du *De Affectibus* et du *De libertate*, pour ne citer que les textes les plus connus sur ce thème. L'un des préjugés (« opinion » dit le texte) les plus nuisibles pour la vie des hommes est qu'ils se croient libres comme s'ils pouvaient échapper à toute causalité autre que leur « volonté ».

« Les hommes se trompent en ce qu'ils se pensent libres, opinion qui consiste seulement en ceci, qu'ils sont conscients de leurs actions, et ignorants des causes qui les déterminent » (I.3-5)

Cette proposition revient à maintes reprises dans *l'Éthique*, notamment dans E III, 2 sc.

« ... si bien que l'expérience elle-même montre, non moins clairement que la raison, que les hommes se croient libres pour la seule raison qu'ils sont conscients de leurs actions, et ignorants des causes par quoi elles sont déterminées. »³¹

Cette proposition conclut un passage ironique sur les ivrognes, les bavards et les bêtards qui se croient libres de suivre leurs impulsions.

Les mécanismes de la fausseté étant montrés et analysés, on comprend comment les hommes se forgent des idées fausses ou illusives. Dans le scolie de la proposition 35 du *De mente*, c'est le caractère confus parce que verbeux de l'idée de volonté qui est mis en évidence. L'ignorance est d'une autre nature que celle des hommes simples qui croient que le monde se réduit à leur champ, car elle est voilée par une pseudo-connaissance. Les hommes sont « ignorants des causes des causes qui les déterminent » (I.4-5), « Donc cette idée qu'ils ont de leur liberté vient de ce qu'ils ne connaissent aucune cause à leurs actions » (I.5-6). Ce manque de connaissance est occulté par un véritable tour de passe-passe : il y a une explication par la cause, mais c'est une cause imaginaire (en un sens presque nietzschéen³²). Les philosophes et les théologiens « disent que les actions humaines dépendent de la volonté, ce sont des mots dont ils n'ont aucune idée » (I.6-7). Le mot « volonté » n'est ici qu'un *flatus vocis*, un mot vide de sens³³. En effet, quand les philosophes essaient d'expliquer comment cette faculté située dans l'âme peut agir sur le corps et le mouvoir, ils s'embarquent dans des élucubrations incompréhensibles.

³¹ EIII 2 sc., o.c., p.211.

³² Nietzsche, *Le crépuscule des idoles*, les quatre grandes erreurs.

³³ Spinoza garde le terme de volonté en l'identifiant à l'intellect, la volonté est la puissance d'affirmation de l'intellect, chaque idée adéquate s'affirme comme vraie. Il n'y a aucune volonté libre ou absolue, mais des volitions. EII 48 : « Dans l'Esprit nulle volonté n'est absolue, autrement dit libre ; mais l'Esprit est déterminé à vouloir ceci ou cela par une cause qui elle aussi est déterminée par une autre, et celle-ci à son tour par une autre et ainsi de suite à l'infini. » o.c., p.183.

«... tous l'ignorent qui brandissent autre chose et inventent à l'âme des sièges et des demeures, soulevant d'ordinaire le rire ou la nausée » (I.7-9)

Spinoza revient dans la préface du *De libertate* sur la théorie incompréhensible de la volonté en particulier chez Descartes ; l'explication par la glande pinéale est l'exemple de l'idée confuse par excellence.³⁴ Cependant, cela ne doit pas conduire à penser que Spinoza torpille toute idée de liberté, sinon comment comprendre la perspective finale de l'Éthique, le *De Libertate* ? S'il s'agit donc de rectifier une idée mutilée et confuse de la liberté accessible aux hommes, on comprend mieux la valeur heuristique du second exemple qui montre comment s'opère une rectification intellectuelle, mais aussi, ce qui est moins souvent noté, pourquoi les premières idées, affectives ou subjectives, ne sont pas effacées ; nous continuons à nous imaginer libres lorsque nous agissons.

L'illusion de perception et l'idée inadéquate de la nature du soleil

En associant à cette critique de la notion de libre volonté celle d'une erreur astronomique, Spinoza pratique-t-il un amalgame, ou bien est-il fondé à glisser ainsi de l'un à l'autre, à refaire un raisonnement analogique ?

« De même quand nous fixons le soleil.. »

L'argument est connu et commun à tous les rationalistes, Descartes le premier³⁵ : le soleil perçu par les yeux est une image déterminée par les lois de l'optique et de la physiologie. Ceux qui ignorent ces lois ou la cause de notre image rétinienne qui affecte notre corps, dont nous avons l'idée lorsque nous « imaginons le soleil », croient naïvement que le soleil en lui-même est tel que nous le percevons et paraît proche « à une distance d'environ deux cents pieds [*quelques dizaines de mètres*] ». Mais quand l'idée est rectifiée par la connaissance astronomique de la distance « si plus tard nous savons qu'il est à plus de 600 diamètres de la Terre » (I.13), cette idée adéquate ne supprime pas la perception. Il y a donc une nécessité des genres de connaissance : le premier genre n'est pas absolument faux, il y a une part de vrai dans toute idée, mais encore faut-il être parvenu aux deuxième et troisième genres pour le reconnaître et le comprendre.

En l'occurrence, pour mieux comprendre en quoi l'image perceptive a bien quelque chose de positif, il faut retrouver l'exemple du soleil que Spinoza reprend dans le scolie de la première proposition du *De servitute*.

Par exemple quand nous regardons le soleil, nous l'imaginons à environ deux cents pieds de nous ; en quoi nous nous trompons aussi longtemps que nous ignorons sa vraie distance ; mais une fois connue sa vraie distance, l'erreur certes se trouve supprimée, mais pas l'imagination, c'est-à-dire l'idée du soleil qui en explique la nature seulement en tant qu'il affecte le corps ; et par suite, quoique nous connaissions sa vraie distance, nous n'en continuerons pas moins à l'imaginer proche de nous. Car, comme nous l'avons dit dans le Scol. De la Prop.35 p.2, si

³⁴ E V préface, o.c.,p.481.

³⁵ Descartes , *Troisième Méditation*, AT VII, p.39 , *Sixième Méditation*, ATVII, p.80.

nous imaginons le soleil si proche, ce n'est pas parce que nous ignorons sa vraie distance, mais parce que l'Esprit conçoit la grandeur du soleil en tant que celui-ci affecte le corps.³⁶

Ainsi la conception spinozienne de l'erreur s'éloigne-t-elle complètement du modèle cartésien ; il est inévitable d'imaginer ce qui nous affecte en tant que cela nous affecte. Rapportée à Dieu toute idée est vraie car elles conviennent avec ce dont elles sont les idées. L'image du soleil tel qu'il est perçu est expliquée par les lois de l'optique et par la physiologie de l'œil.

Conclusion

« On ne peut dire en toute rigueur qu'une idée de l'imagination est erronée (II 17scolie). L'idée en effet est pure positivité : elle est une affirmation. Par conséquent, une imagination, considérée en elle-même, c'est-à-dire en tant qu'affirmation mentale d'un mouvement corporel, n'enveloppe aucune erreur, aucun manque, aucun défaut. »³⁷

La proposition 35 du *De mente* et son scolie montrent qu'une idée inadéquate peut cependant être dite fautive dans la mesure où une certaine connaissance lui est déniée. En l'occurrence, pour l'idée de liberté quand elle est imaginée en tant que libre volonté, il lui manque la connaissance des causes mentales qui déterminent la décision et le choix. La comparaison avec l'idée imaginaire du soleil permet de comprendre le processus de rectification qui conduit l'esprit à comprendre la nécessité de sa première approche de l'objet qui affecte son corps. Ce que l'esprit ignore quand il s'arrête aux idées mutilées et confuses c'est son propre fonctionnement, car il se perçoit alors comme séparé de ses causes. Le scolie de la proposition 35 du *De mente* explique que l'erreur consiste moins dans l'idée de l'affectation du corps que dans le fait que l'Esprit ne dispose pas de cette autre idée qui expliquerait la nature de la chose perçue ; par exemple, que l'esprit ignore les lois de l'optique et les calculs astronomiques qui lui permettraient de situer correctement la distance de l'astre. Il manque une idée rationnelle qui ne supprimera pas l'idée de l'imagination mais la corrigera. *Verum index sui et falsi*. CQFD

³⁶ E IV 1 , o.c. ,p.347.

³⁷ Pascal Séverac, o.c., p.54